

# LES VEILLES

DU

# PÈRE BONSENS.

VOL. I.

DE TOUT UN PEU

No. 5

*Les Veillées du Père Bonsens se vendent à sous par livraison. Les personnes de la campagne ou de la ville qui désireraient recevoir cette publication à domicile pourraient adresser à l'éditeur propriétaire, N. Aumont à Belœil, Comte de Verchères ou au No. 34, Rue St. Gabriel Montréal, une somme quelconque en argent ou en estampilles, et il leur sera adressé des livraisons jusqu'à ce que le montant ait été épuisé. L'envoi équivaldra à un reçu. Toutes lettres, questions, suggestions, etc. destinées à l'éditeur, devront être adressées comme dessus.*

La raison les offense; ils se mettent en tête  
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens.  
Si quelqu'un desserre les dents.  
C'est un sot, j'en conviens; mais que faut-il donc faire?  
Parler de loin, ou bien se taire.

*Le bon homme LA FONTAINE.*

## Troisième Entretien.

(Suite.)

*Où mademoiselle Jacqueline reçoit ses voisines et fait encore des suppositions.—Où Monsieur Julien raconte comme quoi il a appris le grec, le latin, la philosophie et la plupart des sciences sans, après tout, faire un avocat ni un médecin ni un notaire.—Où on lui donne bien des conseils, où monsieur Bonsens lit plusieurs lettres qui lui ont été adressées, où il explique pourquoi le parlement n'est plus aussi indépendant sous la constitution actuelle que sous l'ancienne et cætera.*

Jérémie.—Eh bien, monsieur Julien, si vous voulez suivre mon conseil, vous pouvez vivre sans rien faire. Il y a par ici un grand nombre d'habitants qui ont besoin d'argent pour payer leurs dettes, arrêter des poursuites, ou pour d'autres raisons; on a toujours besoin d'argent. Enfin tu peux leur en prêter à 20 et même à 30 pour cent. Comme ça tu te feras un beau revenu en te croisant les bras.

Pétrus.—Oui, mais pour rentrer dans ton capital, tu serais obligé de poursuivre, de faire vendre des terres, de mettre en feu des familles sur la paille. Ça ne me plairait guère à moi. J'aime bien à gagner en trafiquant, mais je n'aimerais à ruiner personne.

Jérémie.—Eh! tant pis pour ceux qui se laissent prendre. Tu pourrais racheter après cela les terres toi-même pour moitié de leur valeur, et en peu d'années tu serais l'un de nos plus-gros propriétaires.

Julien.—Que dites-vous de cela, papa Bonsens?

Bonsens.—Je dis que ce genre de spéculation ne me plairait pas. Je pense de plus que si le pays est un peu reculé, et les terres hypothéquées, c'est parce que nous avons trop de gens qui préfèrent prêter leur argent à usure plutôt que de le faire valoir eux-mêmes. Il n'y a pas de terre, pas même de commerce qui puisse donner sans rien faire année suivant l'autre des dix, vingt et trente pour cent. Tout ce que de l'argent placé comme cela peut faire c'est de hâter ou de retarder la ruine de quelqu'un, mais ça ne peut jamais sauver personne. A ta place, Julien, je prendrais une boutique, une petite manufacture, quelque chose enfin qui emploierait quelques pères de familles; le samedi quand tu paierais ton monde, quand même tu ne ferais pas un bien gros profit, tu serais plus content, de voir les gens porter gaiement chez eux le produit de leur travail, que d'attendre les débiteurs qui viendraient t'apporter en rechignant ton intérêt usuraire, ou te demander un plein tant du délai. Ou, bien commerce sur les grains, et prends en société pour t'aider quelque jeune homme honnête et